

LES MOBILISES DU « NOUVELLISTE »

CE QU'ILS FONT, CE QU'ILS PENSENT, CE QUI PEUT LES INTERESSER

ADRESSER LA CORRESPONDANCE A MM. DUPONT ou GUY, AU « NOUVELLISTE », LYON

MORTS POUR LA PATRIE

Adrien RAMBAUD
 COUSTAURY — NOYRET — MICHON — VITTON
 DUCOIN — SAVINEL — MÉCHIN — ROMANS — ODET

BLESSÉS

Em. RAMBAUD — Félix RAMBAUD
 BERROD — BOUCHEZ — CHARREAUX
 DELAFOUILHOUE — GRANDJEAN — JABOULET
 LABALME — ODET — DEBUI — P. BARDIN — MARCON
 BERNARD — SAVINEL — FOURNET — CORNIER
 BOLLACHE — BERTHAUD

PRISONNIERS

MARGUIN — TARRAQUOIS — SIMON, rapatrié.

DÉCORÉS

Légion d'Honneur: Emile DUCOIN.

Médaille militaire: Raoul ODET.

Croix de Guerre: P. BARDIN — SAVINEL — COLLONGE
 E. RAMBAUD — MARGUIN — TARRAQUOIS — ODET
 BERROD — F. RAMBAUD — MICHON — CHERBUT
 BERUTI — BERTHAUD — ROMANS — CHARREAUX
 J. BERNARD. — PELLET. — LABALME.

Gloire

à nos

Morts

Honneur

à nos

Poilus

Chevrons de Guerre

Le P. C. peut mettre douze chevrons à sa manchette, car le voici entré dans sa quatrième année de guerre, après avoir couru à travers tous les fronts de bataille.

Aucun poilu ne peut dire qu'il a plus déambulé que lui. Il a été de toutes les organisations de l'avant, que ce soit celles d'Alsace, de Lorraine, de la Meuse, d'Artois, des Flandres ou celles des Dardanelles et de Salonique. Il connaît toutes les tranchées, toutes les cagnias, tous les dépôts ; il a barboté dans la boue de la Somme, dans la craie de Champagne, comme dans les marais du Vardar. Il a servi à distraire les « pris de cafard » à allumer les pipes et à boucher les trous des godillots.

Il a été aussi, hélas ! au fond de l'Allemagne, chez nos camarades prisonniers pour les consoler et leur apporter des nouvelles du pays. Et à tous, à ceux qui se battaient, comme aux blessés, comme à ceux qui étaient au repos, ou qui gardaient la vieille maison du travail, il a servi de lien et de trait d'union durant ces interminables années de guerre.

Il va faire comme le nègre et poursuivra

jusqu'au grand jour de la victoire sa fonction de vaguemestre entre tous les membres de la famille du « Nouvelliste ».

Puisse-t-il n'avoir désormais que des joies à leur apprendre et des succès à enregistrer. Quelque chose nous dit que nous approchons de la fin ; c'est dans l'air et aussi dans la précipitation des batailles qui se succèdent sans interruption. On dirait que le grand chef d'orchestre qui dirige cette danse macabre en précipite le mouvement, comme pour se hâter vers le « finale ».

Quelle joie ce jour-là pour le P. C., surtout si, comme il l'espère, le rideau se baisse sur une apothéose de nos armes ! Quel joli numéro on fera pour clore cette collection qui ne sera pas une des moins précieuses parmi les publications de cette guerre, car celle-ci n'aura pas subi les atteintes de la censure et restera dans les familles comme un souvenir sincère des faits et gestes de ceux de la Grande Armée.

Plus tard, l'hiver près des foyers, les marmots à venir en tourneront les feuillets et diront aux grands-pères : « Tu en étais ? Lis ! Raconte ! »

DECORATIONS ET CITATIONS

Tous nos poilus apprendront, non sans une vive satisfaction, que M. Emile Ducoin, sous-intendant militaire, qui depuis le premier jour de la mobilisation se dépense sans compter, a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet dernier.

Une nouvelle croix de guerre à enregistrer : celle de Labaïme, caporal au 213^e d'infanterie, cité à l'ordre du jour à la suite de la prise de la Grotte du Dragon, par la division Gaucher dont il fait partie.

Au cours de la mise en pages, nous sommes informés que le sergent Béruti vient de décrocher sa sixième citation :

« Le 8 juillet 1917, sous un violent bombardement est resté au poste le plus périlleux, donnant ainsi à ses hommes le plus bel exemple de courage et de mépris du danger. Sous-officier plein d'allant et de sang-froid. »

LE P. C. ET SES LECTEURS POILUS

Le filet « Les restrictions et le P.C. », paru dans le dernier numéro m'a valu de nombreuses lettres de poilus.

Toutes expriment leurs regrets de la décision qui a été prise, mais en hommes habitués aux sacrifices, ces correspondants acceptent sans trop « rouspéter » cette nouvelle restriction, en formant des vœux auxquels je suis personnellement très sensible.

Croyez, chers poilus, que plus que per-

sonne, je suis navré de cette irrégularité de notre petit « agent de liaison ». Mais vous le savez, un vulgaire « pékin » n'est pas exempt des mauvaises passes qui obligent à faire visite au « toubab » civil, dont le rôle, il faut l'avouer, n'est pas toujours facile lorsque le dit pékin se refuse, non pas à absorber le « péka », mais à suivre les conseils qui lui sont donnés, sous prétexte qu'il ne s'appartient pas complètement et qu'il se doit à de moins favorisés que lui.

Tout a une fin, même l'inobservation des ordonnances, comme d'ailleurs l'état qui les a motivées et c'est ce que je souhaite en ce qui me concerne afin de pouvoir au plus tôt reprendre la publication mensuelle du P.C. auquel vous faites si grand honneur.

F. GUY.

NOS AMIS EN CAPTIVITE

Avec la même bonne camaraderie que précédemment, Tarragois nous a fait parvenir d'Allemagne la lettre suivante :

« Bautzen, 16 juillet 1917,

« Bien chers amis,

« Sur ma précédente carte, mon cher Guy, je vous accusais réception de votre lettre, mais pas du colis. Je viens enfin de le recevoir et je vous en remercie de tout cœur.

« Je ne vous cause pas plus de ce colis, voulant que ma carte vous arrive.

« Je n'ai rien de bien intéressant à vous dire, et vous comprenez, n'est-ce pas, que le nouveau ne m'est pas familier.

« J'ai encore changé de camp. Je suis maintenant au camp principal de Bautzen. J'ai eu le regret de quitter mes camarades,

ainsi que Lucien Miel et je m'ennuie beaucoup, mais la santé est toujours bonne et c'est, je crois, l'essentiel.

« Transmettez aux amis du front mon affectueux bonjour. et à vous tous, avec mes remerciements, recevez une cordiale poignée de main. »

Un passage de cette carte montre jusqu'à quel point la censure allemande est rigoureuse dans le camp de Bautzen.

« Je ne vous cause pas plus de ce colis, écrit Tarrquois, voulant que ma carte vous parvienne ». Autrement dit : Si notre ami nous avait fait connaître ce qu'il restait du colis et de son état, sa carte aurait été confisquée... La défense nationale allemande risquait d'être compromise... à moins que ce ne soit les sentiments humanitaires dont voudrait se parer la Bochie...

Antoine Marguin a informé sa famille qu'il avait quitté Heuberg.

Après un long voyage à travers l'Allemagne et s'être arrêté un jour à son ancien camp de Mannheim, il est arrivé à Soltau où il va, croyons-nous, avoir à supporter une discipline beaucoup plus sévère.

MARIAGE

Le lundi 20 août a été célébré dans la plus stricte intimité, le mariage de notre ami Lucien Bollache avec Mlle Gervaise Virignin, fille de M^e Virignin, avocat à Paris. Nos meilleurs vœux aux jeunes époux.

LES ADIEUX DU PERMISSIONNAIRE

Ben qu'on, la vieille, faut pas pleurer
Maint'nant, à cause que j' m'en r'tourne ;
Derrèr' ton pauv' vieux tabellier,
Cach' pas tes chass's, parc' qu' ça me r'tourne.
Sans ça, tu sais, j'aurai le cafard
Quand qu' j'arriverais dans la tranchée,
Et je pourrais pas r'prendre' el' trimard
Si j' pensais qu' ma vieille a flanché l...
J' sais ben qu'y en a qui en revien'n't pas,
Comme l' grand Louis : t' sais, l' grand frisé ;
Mais tous laiss'n't pas leur peau là-bas.
Allons. la vieille, faut pas pleurer !
Et pis quand même qu' j'y resterais,
En v'là-t-y pas un' belle affaire !
T'aurais qu'à suspendr' mon portrait
Près d' la glace, avec ma croix d' guerre.
Et quand l' voisin y l' reluquerait,
Tu serais fiérot, pas vrai, l'ancienne ?
Et en te gobant, tu y dirais :

« C'est c'lui d' la guerre ! C'est mon Ugène ! »
Eh !... va ben s' terminer, c'te guerre !
Les Boch's, on va les foutr' dehors,
Et on s'ra heureux, pas, la mère,
Comm' autr'fois, et ben pus encor !...
Pis, j'vas t' dir', comm' dit l'officier :
« C' qu'on fait là, c'est pour la patrie ! »
La patrie... J' sais pas bien c' que c'est,
Mais cependant y a quéqu' chos' qu' ça me dit !
La patrie. c'est comme l' Bon Dieu ;
Moi, j'y comprends rien, mais tout d' même
Ça doit exister !... C'est curieux,
Sans connaître ce truc-là, j'sens que j' l'aime !
A preuv' qu' tu vois, j'y vas dare-dare !
J' vas en descendre... en zigouiller !
Quand l' Boch' s' déglingu', tu sais on s' marie
Allons, la vieille, faut pas pleurer...
Allons, ça y est, v'là l' dur qui part :
T'en fais pas, on va rigoler !
Embrass' ton môm' comme un mignard !
Au r'voir, la vieille ! Faut pas pleurer !

(Le Diable au Cor.)

E. H.

ON DIT... ON DIT...

On a bien ri en France quand les Boches établirent leurs cartes alimentaires. Pour ne pas en perdre l'habitude on en profita pour nous bourrer un peu plus le crâne. On nous faisait prévoir la fin de la guerre à brève échéance ; l'ennemi était à bout...

Puis les mois passant sans amener 'les changements espérés on étudia la réforme. A la réflexion, elle fut jugée excellente et on l'adopta. Nous avons notre carte de sucre et de charbon nous aussi. Celle du pain est annoncée pour bientôt. Bien qu'on ne nous en parle pas encore, on n'oubliera pas de nous présenter la carte « à payer ». Notre manière d'opérer est bien enfantine parfois. Elle tend à prouver qu'une carte de « bon sens » nous serait très utile. Ce n'est pas que nous en manquions, mais nous n'en faisons pas suffisamment usage. Il faudrait le rendre obligatoire pour tous. Je serais très reconnaissant à nos gouvernants de prendre mon idée en considération. L'adoption de cette mesure prouverait qu'en haut lieu on n'oublie pas que « charité bien ordonnée commence par soi-même. »

*
**

Après avoir gaché beaucoup de papier pour nous prêcher l'économie, on constate qu'il va manquer. Le fait est, pour le moins,

très désagréable. Bien qu'imprimées en noir ces pauvres feuilles en voient de toutes les couleurs.

Pour conjurer la crise, et sur ordre, les quotidiens parurent à une page certains jours de la semaine. Aujourd'hui, ils reçoivent l'ordre de se vendre dix centimes au lieu de cinq !

Si cette dernière mesure a pour but unique de compenser le prix du papier, c'est parfait. Ce n'est qu'une erreur et un abus d'autorité si elle espère limiter le nombre de lecteurs.

On pourrait réaliser une économie formidable en supprimant la paperasserie administrative aussi inutile qu'onéreuse. Il y a dans les cartons une mine de papier inépuisable. Le seul écueil est que de ce fait on supprimerait la légion des paperassiers. Les loups ne se mangent pas entre eux !

L. JABOULET.

DISTRIBUE GRATUITEMENT, le P.C. ne tombe pas sous le coup du « démocratique » décret ministériel exigeant une augmentation du prix de vente des journaux.

Nous n'en verrons pas moins augmenter les dons que nos amis ont pris l'habitude de verser à notre Caisse des Poilus.

Entre autres, nous avons reçu ce mois :
10 fr. de M. Chapuis, chef de gare à Lyon-Est,
5 fr. de M. Joseph D...

PENSEES ET MAXIMES DU FRONT

C'est dans les lettres envoyées du front que se manifeste avec le plus de simplicité l'âme des poilus. Partant de cette idée le « Bulletin des Armes » a demandé aux soldats de résumer leurs pensées et méditations en maximes. Des nombreuses réponses qu'il a reçues nous extrayons les suivantes :

Les réparties des poilus sont la mitrailleuse de l'esprit.

Critiquer n'est pas savoir.

Poilu ! pour être heureux : Prends le meilleur d'aujourd'hui ! Oublie hier ! Et ne pense pas à demain.

Vois ce dont tu es capable et tu seras indulgent pour les fautes... de tes supérieurs.

Emises des tranchées, les pensées ont toujours une certaine profondeur.

L'absence met sur les êtres une auréole qu'on ne reconnaît pas devoir les illuminer et qu'on retrouve difficilement dès qu'on se trouve de nouveau en leur présence.

Les marmites qui tombent dans le secteur voisin n'ont aucune importance.

L'attente est en amour ce que quelques années de bouteille sont au bon vin: elle l'affine et le rend plus généreux et passionné.

Les circulaires sont comme les œufs, il ne suffit pas de les pondre pour qu'il en sorte quelque chose.

Le pessimisme du temps de guerre est d'autant plus courant que l'éloignement, par rapport à la ligne de feu, est sensible.

La conception de la vertu chez une femme dépend souvent de son... miroir.

L'essentiel n'est pas de porter des médailles, mais de les mériter.

Pour si peu que tu souffres, tu crois être celui qui souffre le plus

Ce que le brave poilu appelle une injustice devient immédiatement un droit, s'il peut en profiter.

Chacun envie le sort de son voisin ; encore un an de guerre et le civil jalouera le combattant.

Il faut être enclume ou marteau. Soyons marteau.

La permission est un droit accordé aux poilus pour remonter le moral aux civils et aux gens de l'arrière.

La guerre a permis de passer une visite de santé aux consciences : elle a fait découvrir d'innombrables beautés et quelques laideurs.

L'ironie peut tout détruire, elle ne peut rien construire.

Une bonne discipline doit pardonner toujours à la maladresse, souvent à la mauvaise humeur jamais à la mauvaise volonté.

Les mécontents en veulent à ceux qui ne sont point mécontents.

Le meilleur jour d'une permission, c'est la veille du départ.

L'absence efface les amourettes, elle grave plus profondément l'amour.

Il faut la paix pour qu'on veuille la guerre ; il faut la guerre pour qu'on veuille la paix.

Il y a peu de gens qui sachent se taire quand ils n'ont rien à dire.

Il n'y a pas de « petit devoir » dans une armée de plusieurs millions d'hommes. Chaque action doit être estimée en la multipliant par un chiffre suivi de six zéros.

L'Allemand est un chien, il mord ou il lèche.

Le devoir ! il y a parfois plus de courage à l'accepter qu'à le remplir.

La guerre doit être le remède à la guerre.

Sur la scène mondiale, la femme joue souvent le grand premier rôle... dans la coulisse.

Dans un corps à corps, le toto est plus terrible que le Boche.

Nouvelles de nos Poilus

DELAFOUILHOUSE.

B. le 28-5.

C'est avec plaisir que j'ai reçu hier le P. C. Vers nous rien d'intéressant ces temps-ci, les opérations se sont ralenties, et en ce moment si nous n'avions pas les marmites boches qui nous viennent changer un peu le cours des idées, on ne se croirait pas en guerre, car dans le patelin où nous cantonnons on est comme des princes, les arbres fruitiers y abondent et dans quelques jours nous pourrions manger à discrétion de belles cerises, elles commencent déjà à changer de couleur, aussi nous ne désirons pas changer de place avant que nous ayons pu en faire cueillette. En plus de cela nous avons travaillé un grand jardin : salades, radis y grandissent à vue d'œil, et on commence déjà à en manger ; vous pouvez croire que tout le monde est heureux de cultiver son petit carré de terre.

Nous sommes restés pendant près d'un mois sans avoir de courrier régulier, à peu près la moitié de notre courrier a été perdue pendant avril-mai. Ces jours-ci il revient assez régulier, avec beaucoup de retard : les lettres et colis mettent près de 25 à 28 jours pour nous parvenir.

—x—

CRETU.

Le Pirée, 17 juin.

C'est du Pirée que je vous envoie ces quelques mots pour vous donner de mes nouvelles. Le 8 j'ai de nouveau pris le bateau à Salonique, mais malheureusement pas pour rentrer en France, et le 9 nous prenions la pleine mer pour aller au Pirée où nous sommes débarqués. Ainsi que vous avez dû le savoir tout s'est bien passé puisque le roi Constantin a autorisé le débarquement. Le Pirée est une très belle ville, mais c'est triste de voir la misère qui y règne car le blocus a fait sentir ses effets, la population de cette ville

« crevait » totalement de faim, le pain surtout leur manquait. Maintenant que le blocus est levé les boulangers ont de nouveau rouvert leurs portes, au plus grand plaisir de la population.

—x—

MAROTTE.

23 juin.

Je vous prie de m'excuser d'avoir tant tardé de vous remercier du charmant accueil que vous m'avez fait pendant ma permission, mais je suis revenu au milieu du fracas et de la ferraille. Bref, pas une minute. Les déménagements continuent et dans de mauvais coins : vous avez pu en juger par la mort récente d'un député, lieutenant de D. C. A., section voisine de la nôtre.

Reçu hier votre lettre, laquelle a mis du temps à me parvenir vu mon changement d'adresse. Je vous envoie tous mes remerciements pour son contenu et cordiales poignées de mains.

—x—

KARCHER.

Aux armées le 25 juin.

Nous sommes toujours dans l'Aisne et nous attendons à changer de secteur d'un moment à l'autre où nous tomberions plus mal, surtout en ravitaillement.

—x—

GERMAIN.

Lundi, 26 juin.

A mon arrivée à l'escadrille le vaguemestre m'a remis quelques lettres parmi lesquelles j'ai trouvé la vôtre. Je l'ai reçue avec un grand retard causé par mon changement d'adresse.

Je vous remercie profondément pour le gracieux mandat que vous avez ajouté et rends hommage à l'œuvre généreuse que vous avez entreprise.

2 juillet.

Depuis quelques jours, grand branle-bas à l'escadrille encore une fois, nous décampons direc-

tion S... dans la Meuse, aussi croyez-vous que l'on ne s'amuse pas une minute, quand arrive le soir nous sommes brisés. Quelle vie !...

—x—

MASSA.

Mailly, le 2-7.

Nous venons de tirer trois mois devant Craonne. Inutile de vous dire si on en a assez. On nous a ramenés à l'arrière, au repos. Nous sommes à Mailly et je pense que si les Boches n'attaquent pas on pourra rester quelque temps par là au calme.

—x—

GRETU.

4 juillet.

J'ai reçu aujourd'hui le P. C. du mois de juin, mais celui du mois de mai ne m'est pas encore parvenu, il a dû boire un « coup ». Je suis fort étonné que vous n'ayez pas reçu ma lettre vous accusant réception du mandat que vous m'avez envoyé au mois de mai, pourtant je vous ai écrit, mais sûrement ma lettre a dû subir le même sort que votre P. C. Depuis quelques jours nous sommes à Athènes, ici tout se passe bien, et il y a bien des chances qu'un de ces jours les Grecs soient avec nous pour chasser les Bulgares-Boches de la Macédoine. Aujourd'hui le général Sarrail est arrivé à Athènes, il a été très applaudi par la population grecque, qui lui a fait un chaleureux accueil.

—x—

DELAFOUILHOUE.

Près de M. le 5-7.

C'est avec plaisir que j'ai reçu hier le P. C. du mois de juin. C'est le premier courrier que je reçois depuis trois semaines, aussi je commençais à avoir le cafard. Heureusement que le P. C. m'est parvenu ainsi que plusieurs lettres, le tout avec beaucoup de retard.

Je suis étonné que vous n'ayez pas reçu mes différentes lettres accusant réception des mandats du 14 mars et du 9 mai.

Depuis une quinzaine j'ai quitté le beau pays des cerises, l'ambulance y est toujours, mais le centre de ravitaillement étant très éloigné de notre formation j'ai été chargé de former un poste de relâche, à moitié chemin, ce qui nous évite de doubler les étapes. Ça fait je suis revenu

à 300 mètres de M. je m'y rends tous les deux jours pour faire les achats en légumes verts (salade, concombres, courgettes, haricots, etc.) qui y sont en abondance. Les Bochi-Bul. sont assez gentils de ne rien nous dire le matin, mais aussi ils se rattrapent le soir, quoique le centre ne voie plus de bombardements comme pendant la période que la formation y était installée, ils marmitent surtout les alentours et l'entrée vers la gare.

—x—

COLLONGE

Des tranchées, le 6 juillet.

C'est avec plaisir que je viens de recevoir le mandat de cinq francs, dont je vous remercie, ainsi que tous les camarades qui pensent toujours à moi malgré cette longue et terrible guerre dont on ne voit pas la fin.

Je suis toujours au même secteur, sur de hautes montagnes au-dessus de Cégel. Nous y prenons quelque chose comme tranchées : voilà 35 jours que nous y sommes et il nous reste encore 10 jours à faire. C'est vrai que le secteur est assez calme pour le moment, et puis nous n'avons pas à souffrir de la chaleur comme nos camarades qui sont dans la plaine, au milieu des marais. Mais quand même c'est long. Nous avons trop le temps de prendre le cafard. Voilà quatre mois que nous n'avons pas vu un civil, ni homme, ni femme. Nous vivons en cet exil comme de véritables sauvages.

Ce qui est pénible aussi, c'est la nourriture : nous ne faisons qu'un repas à minuit, repas presque froid, et en touchons un autre complètement froid pour le lendemain. Ce n'est pas beaucoup, avouez-le !

Enfin, il faut espérer qu'il arrivera une décision d'ici peu et que nous quitterons ces lieux.

Le canard court à présent que nous devons aller en Egypte à la fin du mois, mais on nous a tellement bourré le crâne que je ne crois plus rien.

J'ai eu le plaisir de déjeuner avec M. Frey il y a une dizaine de jours,

LA MARE AUX CANARDS

PARLEMENTAIRES SUR LE FRONT

Plusieurs députés et sénateurs sont allés faire une tournée d'inspection sur le front. Ces parlementaires ont visité simplement les troupes au repos, craignant sans doute de déranger dans leurs occupations celles qui étaient plus à l'avant.

Dès qu'ils arrivèrent dans la rue du petit village de Z... des automobilistes firent marcher leur échappement libre et plusieurs des sénateurs se jetèrent à plat ventre, croyant à un feu de mitraillettes. Plusieurs copains firent en leur honneur partir des fusées dont le sifflement, semblable à celui des obus, procura à plusieurs députés l'occasion d'aller visiter les feuillées pour... se rendre compte si elles étaient conformes aux principes d'hygiène ! Un caporal ayant fait éclater un sac de papier, la détonation secoua à un tel point M. B..., député de X... que son chapeau de forme tomba aux pieds de M. A... sénateur. Celui-ci croyant à un 420, eut une telle commotion qu'il perdit l'usage de la parole pendant la demie-heure qui lui était accordée pour prononcer un discours aux poilus qui furent navrés, comme bien l'on pense, de ce bienheureux contre-temps !

Devant cet accident imprévu autant que regrettable, ces messieurs décidèrent de ramener leur collègue de suite à Paris, et tous poussèrent le dévouement jusqu'à abandonner l'excursion pour ne pas le laisser rentrer seul dans la capitale !!! et déclarant toutefois qu'ils reviendraient pour fêter la victoire.

— x —

PESEZ VOS PAROLES

Deux sympathiques aviateurs faisaient tandem à un millier de mètres, à bord de l'un de nos plus modernes M. 2. D'un balcon à l'autre, attendant l'éclaircie, ils devisaient gaiement sur la brune et sur la blonde.

Un bruit de moteur attira soudain leur attention et ils laissèrent tomber la conversation.

Celle-ci s'abattit sur la toiture de la ferme d'une dame Durand, née Camus.

Les dégâts sont insignifiants en raison de la légèreté de la conversation de nos deux amis.

Néanmoins, nous ne saurions trop recommander à nos pilotes et observateurs de peser leurs paroles avant de les laisser tomber. Il y a du monde dessous.

— x —

DEPECHEs DE LA DERNIERE HEURE

Washington. — En vue de combattre la campagne pacifiste et les propagateurs perfides de bruits de paix sur le front des armées, le Congrès serait disposé à adopter la motion Harry Cowler, tendant à demander aux alliés de supprimer la distribution bi-quotidienne, laïque et obligatoire de haricots rouges à leurs soldats.

Madrid. — Une vive anxiété règne dans les milieux gouvernementaux à la suite des exploits des sous-marins allemands et du mépris complet que professent leurs commandants pour les droits des neutres: on redoute un torpillage de la dette flottante. Des mesures de précaution sont envisagées.

Paris. — Le ministère des travaux publics nous informe que, afin de ne pas aggraver la crise des transports, tout en facilitant les déplacements de troupes, on vient de rétablir, à l'usage des unités faisant mouvement, le fameux train 11.

Marseille. — Une importante maison du Midi aurait trouvé un procédé d'imperméabilisation du papier buvard qui permettrait de réduire sensiblement la consommation de cette fourniture.

Du front — La Mère Canti, bien connue dans la zone des armées, afin d'éviter à ses clients tout gaspillage de salive dans les localités où celle-ci

est difficilement récupérable faute de pinard, à la délicate attention de vendre des enveloppes toutes collées.

Genève. — Il a été constaté que dans les grandes villes d'Allemagne les hommes ont perdu de 9,3 à 12 % de leur poids. Ce résultat ayant été obtenu en moins de trois ans, il en résulte que d'ici une vingtaine d'années les Allemands auront perdu

100 % de leur poids et que toute la population, soumise au même régime, sera anéantie.

Paris. — Le gouvernement songerait à prendre des mesures énergiques pour mettre fin à l'attitude inqualifiable de certains Français qui, en plein régime de restriction, persistent à casser d'énormes quantités de sucre sur leurs concitoyens.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

CRETU

Orient, 8 juillet.

Ces quelques mots pour vous accuser réception du mandat que vous m'avez envoyé le 10 juin.

Je vous adresse tous mes remerciements.

—x—

PEILLOD.

Marseille, le 10 juillet.

Je profite de l'arrivée du P. C. pour vous donner de mes nouvelles en vous accusant réception de ce messageur des poilus qui, toujours est le bienvenu. Je l'ai reçu hier matin et j'ai vu avec peine qu'après s'être arrêtée un instant, la liste des camarades tombés pour la patrie s'allonge encore ; espérons qu'elle s'arrêtera là, car elle est déjà bien longue.

Pour la santé, cela ne va pas mal, au contraire, et j'espère que je serai bientôt sur pied car les accès, depuis un certain temps, brillent par leur absence et malgré les grandes chaleurs que nous avons en ce moment, je ne m'en aperçois pas au point de vue santé. Il faut bien dire aussi que les accès ne prennent que par période, je ne suis pas étonné d'être quelque temps tranquille.

—x—

LAURENT.

Bourgoin, le 10-7.

J'ai reçu hier à ma rentrée au dépôt votre numéro du Petit Canard qui m'a causé grand plaisir. Quant à moi ça va très bien, je viens de rentrer d'équipe agricole. J'ai profité d'un mal aux canines, je veux dire aux dents, pour demander mon retour au dépôt, car le métier de cultivateur ça ne me bottait pas du tout, il fai-

sait trop chaud, le père Durand était sans pitié ; ça ne valait pas la cave du « Nouvelliste », au moins on y était au frais.

Je pense aller en perne de 7 jours vers le 20 juillet,

—x—

GERMAIN

De l'escadrille, 11 juillet.

Je vous accuse réception de votre P. C., hélas ! encore une fois en deuil. Je prends part à la douleur que vous avez éprouvée pour la perte de notre camarade Ducret. Une fois de plus cette maudite camarade nous enlève un bon camarade. Je me joins à vous pour adresser à sa famille toutes mes plus sincères condoléances.

Nous voici installés dans notre nouveau secteur après un voyage manquant complètement de charme.

Je garde une bonne mais aussi pénible impression sur le paysage qui se déroule à ma vue. Nous avons traversé les pauvres ruines de Clermont en Argonne, puis ensuite les belles forêts de l'Argonne ; plus loin nous quittons la superbe route de Bar-le-Duc, pour monter sur Verdun ; nous arrivons alors à S..., charmant village, terminus de notre déplacement. Nous cantonnons à une centaine de mètres de celui-ci et vingt kilomètres du front.

Il est question que prochainement nous réparions pour l'Alsace. Encore une année de guerre et j'arriverai à connaître une bonne partie de la France. Je ne le souhaite pas d'ailleurs.

Zeitung Tadeblag

QUOTIDIEN PUBLIÉ PAR L'AGENCE WOLFF

L'Angleterre nous plagie ! — Tout ce que les Anglais arrivent à faire, dans cette guerre, c'est de nous plagier ! Avouez que ce n'est pas fort !

Nous possédions une armée kolossale, groupée grâce au recrutement militaire ; l'Angleterre n'a rien eu de plus pressé que d'imiter notre système de recrutement, pour en constituer une plus kolossale !

Nous décrétons la mobilisation civile. Que fait, à son tour, l'Angleterre ? Elle décrète également la mobilisation civile !

Vous verrez que bientôt, sous le fallacieux prétexte que nous occupons une notable portion des pays ennemis, l'Angleterre va envahir aussi une notable portion de notre pays !

Cela ne s'appelle pas faire la guerre, mais plagier ses adversaires, servilement ! Il y a pourtant quelque part, une Convention de Genève qui prohibe la contrefaçon... A quoi sert-elle donc, pour que nous ayons à endurer, nous autres, pauvres Allemands, de tels procédés de guerre ?

K. Rikathur.

La vie chère. — Des gens sans énergie, toujours prêts à désespérer, sèment la panique dans Berlin en répandant le bruit que tout augmente.

C'est un mensonge qui ne doit pas se propager. Non, tout n'augmente pas ! Nous sommes en mesure d'affirmer que depuis juin les jours diminuent

La paix allemande. — Tous les sujets de l'immortelle Germanie ont pu lire la noble et kolossale réponse faite par notre kaiser bien-aimé aux ignobles kalomnies par lesquelles nos ennemis ont répondu à notre offre loyale de signer une paix pleine d'honneur.

La perfide Albion n'a-t-elle pas eu l'impruden-

ce de soutenir que l'on avait eu tort de prétendre que les buts de guerre des deux groupes ennemis n'étaient pas inkonciliables !

Non, ils ne sont pas inkonciliables ; bien mieux, ils sont identiques et nous le prouvons.

Que veut l'Allemagne ? La Belgique.

Que veulent les Belges ? La Belgique. Alors ?

Allemands et Français ne veulent-ils pas l'Alsace et Briey ? Alors ?

Les Turcs ne veulent-ils pas Constantinople aussi bien que la Russie. Eh bien ?

Que veut la Prusse ? La Pologne.

Que veut la Russie ? La Pologne ? Eh bien ?

Que désirent les Serbes ? La Serbie. Mais n'est-ce pas là également le but le plus cher aux kœurs bulgares ? Concluez.

Nous en avons assez dit pour convaincre tous nos braves patriotes. Il fallait toute la mauvaise foi d'un Anglais et toute l'ineptie de leurs alliés pour ne pas avoir compris. Kam-Loth.

Des munitions ! — L'administration de la guerre ayant demandé au public de faire acte de patriotisme en donnant à nos arsenaux tous les boutons dont il pourrait disposer, des personnes, sans doute bien intentionnées, ont offert spontanément tous les boutons qu'elles possédaient sur le visage et ailleurs. Il y a là un malentendu. Seuls les boutons de cuivre peuvent être utilisés pour la confection des ceintures d'obus.

Un impudent mensonge. — Dans un récent compte rendu de leur offensive, nos ennemis se sont vantés d'avoir détruit un grand nombre de ballons captifs grâce à la précision du tir et à l'audace de leurs aviateurs. Une mise au point est nécessaire. L'enquête faite par notre haut

comandement a démontré que la plupart des aérostats allemands détruits l'ont été par la faute de nos observateurs.

Ces soldats imprudents, trop rationnés depuis

quelque temps, ont grignoté, pour apaiser leur fringale, le bout des saucisses sous lesquelles ils se trouvaient. Ils ont été ainsi les propres artisans de leur perte.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

PELLET.

Tricot, le 13-7.

Depuis quelques jours je suis dans une ambiance. J'ai été légèrement intoxiqué par les gaz. Ce n'est pas grave du tout et sous peu je pense aller vous serrer la main.

—x—

CHERBUT.

14 juillet.

Avant que de reprendre le « trimard » pour aller je ne sais où, — et peut-être jusque vers nos amis les Anglais, — je vous accuse réception du P. C.

Des restrictions, dites-vous ? Il faut bien suivre la mode, mais je souhaite en tout cas que votre état de santé vous laisse toute liberté pour empêcher que l'intermittence de la publication du P. C. ne soit trop élastique.

Que voulez-vous ? Ce trait d'union familial est devenu si cher à tous que tous seraient réellement peinés de ne plus être au courant des événements qui nous intéressent : deuils, souffrances et joies...

Espérons donc que nous recevrons encore quelques numéros du P. C., auquel on ne peut faire de décentes funérailles qu'après la victoire et la rentrée des amis à la maison.

Ma santé est satisfaisante, mes « poilus » sont toujours de braves gens. Les Russes sont presque « épatants », et tout va bien, malgré les pacifistes, les bélants et les Kienthaliens. Que dire alors, sinon jusqu'au bout patience et courage.

—x—

CHANAL.

14 juillet.

Avant-hier jeudi, je recevais le P. C. Un coup d'œil jeté aussitôt, j'y découvris l'adresse de l'ami Simon, que j'étais loin de croire aussi près de moi (3 kilomètres). La permission que je de-

mandai me fut accordée immédiatement, et c'est ainsi que nous passâmes tous deux une agréable après-midi en parlant des amis et aussi — c'était fatal — de la guerre et de l'espoir d'en voir bientôt la fin.

Je souhaite, mon cher Guy, que ta santé se rétablisse entièrement, afin de pouvoir nous continuer l'envoi régulier de ce P. C. que l'on attend tous impatientement, car je crois que sa disparition complète n'est pas encore en vue.

—x—

MICHALLET

De la tranchée, 14 juillet.

Vous m'excuserez si j'ai un peu tardé de vous accuser réception de l'aimable thune que j'ai reçue au mois de juin. Je vous adresse mes plus sincères remerciements.

Pour l'instant, je vous dirai qu'on se trouve toujours à la M... de Ch..., secteur un peu mauvais, surtout aujourd'hui, Messieurs les Friquets ont célébré aussi le 14 juillet en nous envoyant toute la journée des torpilles pépères, mais j'espère qu'ils se calmeront un peu : ce n'est pas toujours fête

Pour moi, la santé est en très bonne voie et je ne m'en fais pas une miette en attendant la relève finale tant désirée.

—x—

SIMON

Hier, deux avions boches étaient venus nous rendre visite avec de mauvaises intentions. Tous deux ont été descendus par le même aviateur français. J'ai en ma possession un morceau d'un avion boche. J'ai également vu les aviateurs boches : un officier et un sous-officier. L'officier est mort à l'H. O. E., et le sous-officier en arrivant dans un hôpital de la ville.

PERMISSIONNAIRE !

Est-ce qu'il y a des permissionnaires aujourd'hui ? Telle est la question que se font la plupart des poilus dont le tour de départ approche. Il faut avoir vécu notre vie pour se faire une idée de la joie qui déborde chez tous les camarades lorsque on leur annonce enfin la bonne nouvelle : un tel, vous partez demain ; tel autre après-demain ; ce sont alors des cris, une joie exubérante qui vous le font annoncer à tout le monde. Aussi les copains en profitent pour vous changer de commissions ; celui-ci vous dit : « Ah ! tu es permissionnaire, tu me porteras bien une lettre chez moi ». Celui-là vous demande : « Tu vas à Lyon, tu m'apporteras bien telle et telle chose du Grand Bazar ». Un autre s'écrie : « Veinard va ! ça s'arrose, tu sais ! ».

Alors on fête un peu ce départ ; on trinque avec les amis qui tous vous font des tas de recommandations pour leurs parents et amis, tant et si bien qu'en fin de compte on en oublie la moitié une fois chez soi.

Mais, dans le train qui nous emmène, comme on est heureux en pensant que l'on va revoir encore tout ce que l'on aime : parents, amis, le pays ; comme on a hâte d'arriver et quels projets ne fait-on pas !

Au passage dans les gares, où de rares arrêts nous permettent cependant de nous ravitailler, ce sont de joyeux propos et bonjours que nous échangeons avec militaires et civils qui y sont mobilisés ; parfois même des camarades vont jusqu'à leur

dire, les voyant affairés : « Eh, bien les enfants, on tiendra, oui ? ». Ce sont alors des explosions de rires tout le long du train, mais personne ne se fâche de ces petites facéties qui sentent le soldat français et où ne pointe aucune méchanceté, ni jalousie, bien au contraire. N'avons-nous pas des remerciements à leur devoir en supposant qu'ils aient aidé un peu à la marche rapide des trains de permissionnaires, puisque l'on est arrivé à ce résultat presque invraisemblable, il y a deux ans ; venir du front chez soi en un jour, c'est un progrès, allons !

Enfin, nous arrivons à Lyon, en débarquant quel déluge de gens civils et militaires, allant et venant en tous sens et dans le plus beau désordre nous semble-t-il, nous en sommes quelque peu ahuris, habitués que nous sommes à l'ordre et à la discipline ; mais bientôt en riant nous nous mêlons à la foule un peu surpris cependant de la trouver si peu changée ; puis, au hasard des rencontres ce sont des poignées de main et de courtes causeries avec d'anciens camarades mobilisés aux usines de guerre ou ailleurs, mais ces conversations durent peu car le plus souvent ces derniers sont pressés et avares de leurs impressions sur la guerre et notre vie du front ; sans doute que n'étant pas à l'honneur, ils sont persuadés que nous coulons des jours heureux et paisibles dans tel ou tel secteur.

Mais, par contre, arrivés chez soi, dans

sa famille, chez les amis, comme tout de suite on est choyé, questionné, accaparé pour mieux dire et comme ils sont émus aux récits des dangers courus : comme ils savent s'apitoyer sur les misères que nous rencontrons tous les jours au front.

Puis, durant ces quelques jours, comme ils sont fiers de se montrer et de se promener avec nous ; comme leurs regards nous payent largement de l'espèce d'indifférence que nous nous figurons quelquefois remarquer en ville, sans doute parce que n'y étant plus habitués, nous croyons y trouver une animation qui s'accorde mal avec la guerre ; mais peut-être sommes-nous devenus un peu égoïstes pour nous-mêmes, du reste cette impression s'efface au bout de quelques jours.

Que de joie et quel réconfort ne puise-t-

on pas auprès des parents et amis durant ces sept jours de permission et comme on se promet en retournant au front de se battre mieux encore pour abrégier la guerre et leurs inquiétudes à tous. Et c'est plein de courage — malgré le cafard — que l'on se remet en route pour le retour au front, en maudissant la chaleur, mais en bénissant la sollicitude et la prévoyance des parents et amis qui ont largement garni la musette et le bidon avant le départ.

Le retour s'accomplit rapidement et bientôt nous sommes au milieu des copains qui nous pressent de questions sur ce que nous avons vu, mais où revient souvent cette demande quelque peu ironique : « Tiendront-ils à l'arrière ? »

F. VALLIN.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

LABALME.

15 juillet.

Je vous accuse réception du P. C. qui malheureusement nous annonce encore un décès dans la maison. Avec vous tous, je m'associe pour présenter à la famille de notre camarade mes bien sincères condoléances.

Vous avez dû avoir la visite du copain Robuste, qui, le veinard ! vient d'avoir sa perme. Moins heureux que lui, je dois attendre notre prochain repos. Relevés du célèbre boulevard, nous sommes logés dans des baraques en planches dont la toiture, en cas de pluie, a le grand avantage de nous servir d'appareils à douches. A part quelques petits inconvénients, tranquillité absolue ; c'est le repos. Je ne vous parlerai pas de

mon secteur, Robuste doit vous avoir donné des tuyaux sur la « Grotte du Dragon » prise faite par notre division, division Gaucher. Je ne sais si nous retournerons dans les mêmes parages, probablement non, car on parle beaucoup d'embarquement. Hier 14, nous avons fêté la Nationale par un menu corsé de jambon et d'une bouteille dénommée « Champagne » pour 4. Le soir, jeux divers, concerts par la musique. Quoi demander de plus ! Nous serions bien difficiles !

Malheureusement l'hiver s'approche et il faudra encore oublier une fois de plus le lit bien chaud et le bon feu. Toutes les nuits, les avions boches déversent leur camelote à proximité de notre camp ; dernièrement il y a eu forte casse.

LIRE la suite page 16

A TRAVERS JOURNAUX ET LIVRES

Du « Petit Parisien » :

« Hier, sous le vieux pont de Vernon, M. B... aperçut un débris humain flottant sur l'eau. Il amena sur le bord la lugubre épave. Le docteur B... fit transporter le débris à l'hôpital. C'est la jambe gauche d'une jeune femme « appartenant à une famille aisée ». Ce membre a été coupé, puis scié. « Tout fait donc supposer que l'on se trouve en présence d'un crime... »

Sherlock Holmès serait-il docteur à Vernon ?

Du « Bien Public » de Dijon :

« Mise au point. — Mme A..., née B..., prévient le public qu'« elle n'a rien de commun avec son fils Georges », condamné par le tribunal... ».

De l'« Infirmière », feuilleton du « Petit Parisien » :

« Le soir, le courtier rentra de mauvaise humeur. Il mangea sans desserrer les dents. »
C'est ce qui s'appelle un joli petit tour de prestidigitation...

De l'« Est Républicain » :

« Arrêté par notre fusillade, l'ennemi a dû se replier laissant sur le terrain des morts et les entonnoirs des mines allemandes. »

Des entonnoirs en fer blanc, sans doute ?

De la « Gazette du Centre », de Limoges :

« On annonce que sid Edward Grey est élevé à la « prairie », probablement avec le titre de comte. »

Sir Edward Grey n'est pourtant pas un bœuf.

Du « Petit Niçois », 27 juin :

« Hier on a fait montrer à la presse un exemplaire de chaque sorte res machines explosives

qu'on a trouvées. Il y avait des bombes rondes rectangulaires. »

Qui donc traitait de chimère la quadrature du cercle ?

De l'« Ouest-Eclair » :

« La petite Guillaume porte à la tête une blessure qui heureusement, est sans gravité, étant donné qu'elle a dû être produite par une des roues de la voiture de son père. »

Dire qu'elle aurait pu être écrasée si ça avait été la voiture du voisin !...

Du « Prince Zilah », roman de Jules Claretie :

«... la cuisine, où trois petits enfants jouaient, le plus petit, qui pouvait avoir dix-huit mois, se traînant aux pieds des autres qui en avaient trois ou quatre. »

Trois ou quatre ? Des pieds ou des mois ?

Du « Petit Parisien », 11 mai :

«... La guerre coloniale qui a soustrait à la domination allemande, près d'« un million » de mètres carrés de territoires, peuplés de « onze millions » d'habitants... »

Il doit y avoir de fréquentes bousculades de ce côté-là.

De l'« Information », 26 mai :

« A la séance du Landtag badois, M. Schneider, conseiller du gouvernement a déclaré qu'on ne pourrait plus à l'avenir distribuer de fourrage pour engraisser les cochons parce qu'on en avait besoin pour nourrir les hommes... »

Du « Journal de Vienne » :

« Mercredi 25 courant, aura lieu la pêche « annuelle » du grand étang de Montjoux, qui a lieu « une fois tous les deux ans. »

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

CERY Aux armées, 16 juillet.

Avec un peu de retard, le P. C. m'est parvenu. Encore deux deuils, c'est triste.

Je comprends votre détermination de faire paraître le P. C. irrégulièrement. Votre santé avant tout. D'autant que cette publication doit vous donner un travail fou. Reposez-vous donc, vous avez raison.

Dans cette guerre à perpète, le P. C. a fait son œuvre — qui est fort belle — et son temps a été plus long qu'on ne pouvait le supposer, grâce à votre travail et à votre dévouement, auxquels je rends l'hommage qui leur est dû. Merci pour tout ce que cet aimable petit magazine a fait pour moi. J'ai passé de bons moments à le lire, et des journées à l'attendre quand la fin du mois approchait. Moi ça va toujours.

MICHALLET En ligne, 17 juillet.

J'ai reçu votre charmant P. C. de juin qui nous apporte en même temps que la gaieté un peu de réconfort dans l'âme.

Quoique la vie en ligne soit bien fatigante, nous avons aussi nos heures d'amusement. Par exemple, comme amusement c'est un vrai tableau. Il faut voir le poilu quittant sa chemise et se lançant dans une chasse à courre effrénée après les « totos » de toutes les catégories.

La nuit, par exemple, c'est palpitant. A travers les boyaux des ombres se fauillent avec une rapidité vertigineuse. C'est alors l'embusquage aux gaspards !... Ces rongeurs qui se chargent de boulotter le peu de paquets que l'on reçoit ; aussi je vous prie de croire que lorsqu'on peut en choper un, un coup de « ribouis » sur le tournant des genévives lui fait totalement passer le goût du pain.

A part cela la santé est toujours très bonne, quoique l'on passe les nuits à regarder si les barbelets ne f... pas leur camp. Du reste il n'y a plus à s'en faire puisque les Héros du Far-West vont incessamment venir nous relever.

SAVOYAT Le 18 juillet.
J'ai reçu avec plaisir votre P. C. et avec joie y ai lu les bonnes nouvelles des copains.

Je constate que Georges Courtot ne s'en fait pas trop dans son nouveau métier. Mais je crains qu'il ait pris goût pour les corvées car, paraît-il, les balais ne vieillissent pas avec lui.

Toutes mes félicitations à Totor; pour une fois il se distingue. Il va faire connaissance avec Azor, charmant compagnon qui lui fera passer ses heures d'ennui et ses idées noires.

Moi, je suis toujours au même endroit et j'espère que cette fois on fera un plus long stage, car les déménagements de ces derniers temps étaient vraiment trop suivis.

La santé est toujours bonne. On ne s'en fait pas.

VALLIN. 18 juillet.

C'est avec un plaisir toujours trop longtemps attendu que j'ai reçu ton P. C. de juillet ; malheureusement, je lis à la 6^e page un petit article qui n'est pas fait pour réjouir les poilus de la maison et bien que tu termines par un souhait que nous formons tous et qui ne saurait tarder beaucoup à se réaliser, il n'en peinera pas moins tous les amis.

Enfin je souhaite bien vivement que ta santé s'améliore vite et qu'elle ne nous impose pas à nous non plus de trop grandes restrictions pour te lire.

Voici bientôt trois semaines que nous étions au grand repos et puis patatrac, tout à coup, il nous faut remonter en ligne, mais quelle ligne, un secteur de tout repos, je crois même pouvoir te dire que depuis 1914 je n'avais pas connu de coin aussi tranquille, il est vrai que les accidents de terrains ou autres y sont pour une large part.

Enfin bref, on ne s'en fait pas trop et puis j'ai comme une idée que d'ici une dizaine de jours j'irai de nouveau en permission vous ser-
rer la main et vous remercier.

IMPRESSIONS D'UN POILU SUR LA NUQUE

Je m'excuse d'oser, moi simple poilu, parler de cette zone de l'intérieur où se dépense chaque jour tant de patience et d'héroïsme, mais les civils m'excuseront si j'essaye de rendre, pour les faire partager à mes lecteurs, les fortes émotions que j'ai ressenties au milieu d'eux.

Parti dès l'aube, je fus frappé aussitôt que j'eus dépassé la zone des cantonnements, par l'étrangeté des habitations et l'aspect riant de la campagne. Je marchais avec facilité au milieu d'une route large et sans ornières que bordaient des cagnas de pierres nullement dissimulées et dont les ouvertures étaient obstruées avec du « verre », ce qui permettait de voir à travers.

Les civils sont très braves. Ils circulent continuellement hors de leurs abris avec un mépris total du danger. Pour prendre leurs repas, ils se réunissent autour de « tables » recouvertes de grandes pièces de toiles, des « nappes » comme ils les appellent en leur argot pittoresque, et mangent dans des « assiettes » de faïence et de porcelaine, comme on le voit représenté sur d'anciennes gravures antérieures à 1914.

Ils appellent le pinard, du « vin », la gnole, de l'« eau-de-vie », le perlot, du « tabac », etc., etc. Rien n'est curieux comme leur accoutrement. Les femmes surtout n'ont rien d'humain. Les formes naturelles de leur corps disparaissent sous un encauchonnement, un fouillis inquiétant d'é-

toffes aux vives couleurs, dont on ne s'explique pas l'utilité et qui sont facilement réparables. Il semble qu'elles ont l'exclusivité des peaux de mouton dont elles percent extérieurement le poil.

Il me semblait à voir ces étranges choses que j'étais soudain reporté à une époque très lointaine, vers quelque antique civilisation ; mais je n'étais pas au bout de mes étonnements.

Quelques amis qui m'accompagnaient ont voulu me faire voir de près un de leurs plus dangereux secteurs et j'ai traversé par une journée de pluie, à la tombée du jour, le carrefour Lafayette. Jamais je n'oublierai ces moments : un bruit infernal se faisait entendre semblable au déclenchement d'un tir de barrage... Je fus emporté dans un flot impétueux de femmes aux yeux dilatés par le désir, à la face blémie par la colère, qui silencieusement, comme exécutant quelque rite mystérieux, s'arrachaient les unes aux autres la possession de quelques misérables pièces de soie appelées « coupons » et dont l'usage m'échappait totalement.

Rejeté violemment sur la chaussée, je crus ma dernière heure venue et recommandais mon âme à Dieu, car j'étais serré entre deux tramways et menacé d'écrasement par un énorme bourrin aux yeux injectés de sang...

Un taxi passait, je n'eus que le temps de

m'y jeter. « A la gare de l'Est », hurlai-je au milieu des rires un peu moqueurs de mes compagnons.

Enfin, j'étais sauvé et bientôt emporté dans le doux balancement du train de ravitaillement qui me ramenait vers ma pre-

tite sape du bois Le Prêtre, j'oubliais les grandioses mais tragiques instants que je venais de passer avec nos braves de l'arrière, aux environs du Bois de Boulogne.

(Fantasio.)

G. PANIS.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

PEILLOD.

Marseille, le 19 juillet.

Je viens vous accuser réception de votre lettre et du mandat que vous m'avez envoyé et que j'ai reçu hier au soir avec un véritable plaisir. Je vous prie de recevoir mes remerciements.

Comme santé, je suis toujours le même, c'est-à-dire que je vais bien pour le moment et l'état s'améliore de plus en plus. Si cela continue ainsi, et je l'espère du moins, il ne serait peut-être pas rare qu'au commencement du mois prochain je vous fasse une visite car je commence à être des plus anciens à l'hôpital et par ce fait des premiers sortants.

ESCOFFIER

20 juillet.

Lorsque le prochain P. C. ouvrira ses ailes, vous voudrez bien me l'envoyer à la nouvelle adresse ci-contre.

A mon retour de permission (permission si courte), la division a changé de secteur et vous pouvez croire que nous n'avons pas gagné au change. D'un secteur père, nous sommes passés à un secteur bruyant et animé, célèbre par un chemin où ne s'aventurent pas les dames.

Malgré cela la santé se maintient et le moral aussi.

Sans nouvelles de Louis Bardin depuis le dernier P. C. J'espère qu'il va mieux et nous n'aurons pas la douleur de le voir affligé d'une aussi épouvantable infirmité.

Le « Nouvelliste » reçu aujourd'hui m'annonce la nomination de M. Ducoin dans la Légion d'honneur. Par la voie du P. C., je me joins à tous

les camarades pour lui adresser mes bien vives félicitations.

SAVOYAT

20 juillet.

Je reçois à l'instant votre aimable lettre accompagnée du mandat que vous y avez ajouté et qui m'a fait un réel plaisir.

Je vous remercie encore une fois bien sincèrement. Je vois que votre œuvre fait toujours de nouvelles et agréables surprises à ses poilus.

Ici, c'est toujours la même vie.

FAYE

20 juillet.

Je vous accuse réception du mandat que je viens de recevoir et du P. C.

Je constate avec plaisir que vous pensez toujours aux pauvres poilus qui sont privés de bien des choses.

Au repos, nous trinquerons à votre santé et à la fin prochaine.

Nous voici au jour de départ pour la fournaise et je crois pour un séjour qui ne sera pas aussi court que celui du repos. Souhaitons que nous ayons le beau temps et qu'il en redescende le plus possible. Mais, hélas !...

J'ai appris par le P. C. la mort de deux camarades. Je m'étais bien aperçu, lors de ma permission, que le fils Chaize avait pris la place de son père, mais je ne me doutais pas du malheur qui l'avait frappé.

Je m'associe de tout cœur au deuil des familles Ducret et Chaize.

Ma santé ne va pas mal.

Et maintenant, en route pour le Téton !...

A L'ARRIÈRE

DEMARCHES

Madame — On dirait que tu as appris une mauvaise nouvelle.

Monsieur. — Au contraire ! Comme je passais devant sa loge, la concierge m'a arrêté pour me dire que son fils Jules venait d'avoir la croix de guerre.

Madame. — Ah ! le brave garçon !

Monsieur. — Admettons ! Quand il reviendra, il fera de malin !... Le voisin a aussi la croix de guerre !... L'employé des postes du quatrième l'a également !...

Madame. — Eh bien ? Ça a l'air de t'ennuyer ?

Monsieur — Moi ? Pas du tout ! Seulement je vois bien que l'on n'a plus de considération que pour cette croix !... Dans le temps, j'en imposais parce que je pouvais changer sept fois par semaine la couleur de mon ruban... puisque j'ai sept décorations !... Maintenant, bernique !... Dépréciée, la rosette violette ! Dépréciées, les palmes !... Si tu crois que c'est gai ! J'ai travaillé pendant trente ans, moi, pour gagner mes sept décorations / J'ai été secrétaire d'une foule de sociétés, et j'ai fait « des démarches » !...

Madame. — Le fils de la concierge n'a fait que « des marches », lui !

Monsieur. — En effet !

Madame. — Oui !... Seulement, lui, c'était sous le feu de l'ennemi !

LA SURPRISE

Chose vue.

Un vieil homme sort de la gare des Brotteaux. C'est un évacué qui, depuis deux ans et demi, vivait dans les ruines d'une maison. Autour de lui, il ne voyait que d'autres ruines.

Il fait quelques pas devant lui, au hasard, re-

gardant, avec un peu d'étonnement, semble-t-il, les choses et les gens.

Soudain il s'arrête et, les yeux agrandis, il dit d'une voix stupéfaite :

— Ah ! une boucherie !

LA PAIX CHEZ SOI

Un cafetier de nos amis a été avisé dernièrement que son établissement allait être fermé pour 8 jours. On avait aperçu un soldat dans l'arrière-salle en train de diner après l'heure réglementaire. Emotion du patron. Démarche à la Place Mais les autorités ont reçu un témoignage irrécusable.

Désespéré, le cafetier rentre chez lui et demande à sa bonne :

— Vous êtes sûre de n'avoir servi aucun militaire.

— Si, patron, j'en ai servi un.

— Qui ?... Quand ?...

— Vous hier soir !

Le cafetier est en effet mobilisé et a le tort de diner à une heure tardive.

LA PRECAUTION

Le préfet de police de Paris rédigea naguère une circulaire fort détaillée, afin d'expliquer à chacun les précautions qu'il devrait prendre si un « Zepelin » était annoncé. Les habitants du cinquième devaient descendre au premier. Les habitants des maisons basses devaient aller dans la rue. Les gens qui se trouvaient dans la rue devaient se réfugier sous les porches.

Or, dernièrement, vers cinq heures du matin, un de nos amis passant sur le boulevard Montmartre, vit une douzaine d'hommes et de femmes, et un petit garçon, qui s'étaient mis à l'abri des bombes

Où ? Sous la tente d'un grand café. Ils se tenaient, là sans bouger, sûrs d'être parfaitement prudents et circonspects.

Mais le petit garçon s'ennuyait Il aurait voulu

voir quelque chose. Quittant l'abri de toile, il s'aventura au plein air.

— Veux-tu rentrer ! lui cria sa mère tremblante, veux-tu rentrer, petit imbécile !

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

CORNE.

20 juillet.

Le P. C. m'est arrivé il y a déjà quelques jours et m'a trouvé en excellente santé.

En ce moment je fais fonctions d'approvisionnement pour les éléments qui sont aux tranchées. Ça n'est pas trop glorieux comme emploi, mais tu sais, mon cher, qu'on n'est pas toujours servi selon ses plus chers désirs.

Je suis là depuis déjà un mois ou à peu près. Ça va, personne se plaint, au contraire, car ayant bon appétit moi-même, je fais pour eux, comme si c'était pour moi, « pinard » et « gnole » ne manquent jamais, et le reste non plus.

Encore un métier, pour lequel je ne me connaissais aucune aptitude. Mais il ne faut s'épater de rien, car on verra tout pendant cette guerre. Encore quelques années (tu vas dire que je charrie) et j'aurai fait tous les métiers.

J'ai lu ton article « Restrictions et P. C. » et j'en suis navré...

KARCHER.

20 juillet.

Je suis toujours en bonne santé, quoique un peu fatigué, car tous les soirs nous allons poser des fils de fer en seconde ligne, travail peu intéressant. Nous espérons être relevés prochainement de cette région de l'Aisne.

BARDIN Louis

Besançon, 20 juillet.

J'ai reçu ton aimable lettre, ainsi que le petit mandat qui va me permettre d'apporter un peu d'amélioration à mon ordinaire. Merci à tous.

Comme tu me le recommandes, je ne m'en fais pas trop et prends mon sort en patience.

Mon état qui s'est amélioré depuis que je suis

entré à l'hôpital n'est pas encore très satisfaisant et comme tu le vois, je suis obligé de faire écrire par un camarade.

Dans l'espoir de retourner bientôt dans notre grand village, j'adresse à tous les amis une cordiale poignée de main.

JARNIAC

Le 21 juillet.

Je viens de recevoir ta gentille petite lettre pleine de bons souhaits et du mandat que votre générosité toujours inlassable nous alloue si gentiment. Je te remercie, ainsi que tous ceux qui s'intéressent à nous.

C'est dans une sape bien profonde que le tout est venu me rejoindre. Tout comme des taupes, nous vivons au fond de la terre.

Depuis quelques jours déjà nous avons changé de secteur. Nous avons quitté la Champagne pour venir dans un secteur plus mouvementé.

Nous nous sommes rapprochés du fameux chemin qui porte un si aimable nom et où l'on ne rencontre pas de dames, du moins pour le moment.

Tous les jours, ou plutôt toutes les nuits, nous assistons aux feux d'artifice et écoutons de près le tonnerre déchainé par les artileries qui luttent continuellement. C'est un nouveau Verdun !

Toujours bonne santé. Je souhaite qu'il en soit de même pour tous et pour toi particulièrement afin que tu puisses reprendre au plus tôt la publication régulière de notre P. C.

CHARREAUX,

Marseille, 22 juillet.

Je vous envoie le bonjour de Marseille, ainsi qu'à tous les gones.

ALLO ! ALLO ! 1-05

Tableau d'honneur. — Le modeste tableau d'honneur des mobilisés du « Nouvelliste », placé jusqu'ici dans le hall des linotypes — berceau et siège du P. C. — s'est transformé en un magnifique tableau que le public peut maintenant admirer en la salle des dépêches du journal.

Dans un cadre noyer de belle dimension se détachent les noms de nos dix morts pour la France, de nos vingt et un blessés, de nos trois prisonniers et de nos vingt décorés, au milieu d'un motif décoratif d'une belle finesse.

Ce dernier a été exécuté à la plume par le jeune artiste Oreste Aspiostis qui s'est encore une fois fait un plaisir de mettre gracieusement son talent à notre disposition.

Nous l'en remercions à nouveau et informons nos poilus que nous n'avons laissé de place disponible pour de nouveaux noms que sous le titre « Décorés »...

Villégiatures. — La saison des villégiatures s'est continuée à la boîte...

Comme chaque année, Coponat est parti courant juin pour une destination inconnue. Ses « petites vacances » ont pris fin le 15 août.

M. Michot est allé passer quelques jours au pays natal, en Bretagne.

Devant les chaleurs persistantes, Soulage a pris de nouveau quatre ou cinq semaines.

Chicon a profité d'une période de beaux jours pour aller « fêter une goutte »...

Guy, enfin, a été contraint de se mettre « au vert », pendant huit jours. De ce fait le P. C. paraît une semaine plus tard qu'il ne l'aurait voulu.

Départ de Totor. — Le 25 août, Bouchard nous a quittés pour passer quelques jours dans sa famille avant de rejoindre son corps, le 3 septembre.

Il a été affecté au 5^e colonial, caserne de Serin, à Lyon.

Puisse la vie nouvelle dans laquelle il entre, lui être favorable et lui paraître le moins lourde possible.

Vive la Saint-Pierre ! — C'est ce cri qui, partant du rez-de-chaussée, et poussé avec ardeur par une vingtaine de poitrines, réveilla ces dames des départs sommeillant pendant la brisure et mit en émoi les linos qui avaient mal interprété ces clameurs.

L'équipe des rotos souhaitait la fête au grand « ours » Massa.

Il y eut des fleurs, des discours, des bouillottes et comme cadeau une belle canne à poignée en argent.

Paviot prit le premier la parole :

— Mon vieux Massa...

Une voix à gauche. — M'assa... ssine pas avec ton « speech ».

Interloqué par cette interruption inattendue, Paviot ne put prononcer une parole de

plus. Il remit le cadeau qu'il était chargé d'offrir et rentra le discours.

Le fêté n'en répondit pas moins :

— Je suis vraiment touché...

— Ça, c'est vrai !

— ... Je suis t'ému... L'émotion me prive de mes moyens « aratoires », que tous vous connaissez... Puisque j'peux pas charmer vos oreilles, je vais tacher de satisfaire vos gosiers...

La série des discours prit fin... et bientôt commença celle des rafraîchissements...

La canne fut si bien arrosée, que nous

ne doutons pas qu'avec les rayons de soleil qui suivirent, celle-ci a dû bourgeonner... avec autant de facilité que certains nez cette nuit-là.

Médaille d'honneur. — Nous sommes heureux d'apprendre que Frédéric Chartoire, le plus ancien typographe de l'imprimerie, vient d'obtenir la médaille d'honneur en argent.

Nous adressons nos vives félicitations à « M. Frédéric » qui, depuis la guerre, est employé aux « Missions catholiques ».

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

GRANDJEAN.

Ste-Ménéhould, 22 juillet.

J'ai reçu le P. C. Un peu en retard, j'ai cru un moment qu'il avait été détourné du droit chemin ou que comme un vulgaire pigeon, il avait reçu du plomb dans l'aile, mais non, mon petit volatile est arrivé et je vous en remercie.

C'est comme un peu d'air de la boîte qu'on respire en le lisant, les nerfs se détendent et je ne grogne plus aussi fort, en voyant que mon tour de perme n'arrive pas.

Que vous dirai-je ? La santé est excellente. le cafard relégué bien loin grâce à votre petite feuille et j'espère aller vous voir un de ces jours afin de pouvoir vous dire merci de vive voix.

—x—

SIMON

Epinal, le 1^{er} août.

Sans plus attendre, merci du mandat que j'ai reçu ce matin; merci également aux amis connus et inconnus qui, par leur générosité, t'aident à nous faire de temps en temps de si agréables surprises, car il n'y a pas à dire, que le soldat ait 20 ou 40 ans, une pièce de cent sous lui fait toujours plaisir.

Un amical bonjour à tous les copains du journal.

PERRÜD Eug.

Le 2 août.

Excusez mon long retard pour vous remercier de ce bon Petit Canard qui chaque fois fait passer un si bon moment. Et tout d'abord, permettez-moi de vous charger de présenter mes plus vives condoléances aux familles de nos regrettés camarades Ducret et Chaize. Vraiment, quand s'arrêtera donc cette lugubre liste, il me semble pourtant que le « Nouvelliste » a déjà largement payé sa part.

Ici, rien de neuf, si ce n'est un renouveau d'activité depuis une quinzaine.

J'ai été un peu fatigué ces temps par suite du surmenage, mais me voilà remis.

Je vous prie de transmettre de vive voix et par le P. C. mes amitiés et une cordiale poignée de main aux amis.

—x—

SARAUDY

Le 3 août

Vous m'excuserez du retard que j'ai mis à vous accuser réception de votre lettre-mandat du 22 juillet dernier. C'est en arrivant de permission qu'on me l'a remise.

Je vous adresse, ainsi qu'à tous les généreux donateurs mes sincères remerciements.

DANS LA CORPORATION

Notre confrère Joannès Bottinelli, secrétaire général de la Chambre syndicale typographique, aux armées, a été cruellement éprouvé par la perte de sa fille Jeanne à l'âge de 18 ans.

Mlle Bottinelli est décédée le 8 août des suites d'une maladie qui depuis déjà longtemps ne laissait aucun espoir de sa guérison.

Ses funérailles ont eu lieu au milieu d'une nombreuse assistance.

Nous renouvelons à notre ami et à sa famille nos sincères condoléances.

—x—

Bourrec qui siège à la commission municipale du ravitaillement a pu obtenir de M. Herriot, en faveur des adhérents de la C.S.T. ayant charge de famille, 12.000 mètres carrés d'un terrain inculte, sis derrière les bâtiments de l'Exposition.

Les semences de pommes de terre furent fournies par la ville, à un prix modéré, mais ces 1.800 kilos de tubercules représentaient tout de même une jolie somme, aussi Bourrec, toujours pratique, proposa au maire, qui accepta, de le payer en nature sur la récolte.

Les jardins ouvriers municipaux du Livre, brillamment présidés par le confrère Pierre Chabert, ont débuté le 20 avril dans leur travail agricole : 12.000 mètres furent partagés entre les 55 participants, au prorata du nombre de leurs enfants, les 9.000 mètres restant formèrent le « collectif » devant être travaillé en commun et sa récolte partagée entre tous. Chacun s'em-

ploya dès lors avec ferveur, et les doigts agiles à saisir la lettre ne se trouvèrent point gourdes du tout pour manier ce compositeur cultural qu'est la bêche. A présent, les « vaches » hautes et splendides, passent du vert au jaune.

La récolte s'annonce abondante. Pour l'instant, tous légumes ramassés jusqu'à ce jour ont été d'une qualité « exceptionnelle » et d'autant plus savoureux qu'ils avaient été plantés par ceux mêmes qui devaient les consommer.

—x—

Depuis quelque temps fonctionne, à la Chambre syndicale typographique, un nouveau service qui, grâce au dévouement de confrères tels que Martinetti, Rauly, Déposé, etc., a déjà donné de merveilleux résultats.

Il s'agit de la vente, à prix coûtant, de denrées telles que : Haricots blancs (1.85 le kilo) ; lentilles de Bombay (1.40) ; riz d'Espagne (1.65) ; sucre (1.65) ; chocolat (1.10 les 250 gr.) ; savon (3.35) ; huile (3.75 le litre).

Le samedi matin, de 8 h. $\frac{1}{2}$ à 10 h. $\frac{1}{2}$ et le soir, de 7 heures à 8 heures, nos épiciers improvisés opèrent dans le local des cours et livrent à leur nombreuse clientèle la marchandise pesée et préparée à l'avance.

Les débuts permettent d'envisager une extension de cette œuvre appelée à rendre de réels services par ces temps de vie toujours plus chère.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

CORNIER

Aux armées, le 5 août.

Maintenant que nous sommes dans un secteur pépère et que Fritz et Karl nous bousculent pas trop, j'ai donc le temps de vous écrire cette petite babille. Notre repos en descendant de Cerny n'a pas été de longue durée — soit 15 jours — pendant lesquels nous avons fait des manœuvres. En qualité de téléphoniste j'ai pas mal déroulé de fil. Les manœuvres d'automne en temps de paix ne sont que de la « gnognote » à côté de celles-là. Aussi la soif nous a-t-elle souvent fait réclamer à boire.

Le 15 juillet nous avons reçu des rafraîchissements sous la forme d'une bonne douche. Partis le matin à 3 heures, alors qu'il pleuvait à torrent, nous nous sommes appuyé trois jours de marche pour monter en ligne, dont deux jours sous la flotte, et comme on avait tous oublié les « pépins » d'escouade, d'office on a été baptisé trompe fraîche en arrivant.

Ici c'est la rase campagne, (entre La F... et Saint-Q...), et sommes séparés des Boches par le canal de l'Oise et des marais. Mon central téléphonique est installé dans une cave. Chose épouvantable, pas beaucoup de marmites, ni totos, mais chose piquante, nous sommes infectés de moustiques; nous avons les mains et la figure dans un état pitoyable, on engraisse à vue d'œil. Pour la nuit nous avons des cagoules en tulle, ce qui nous fait ressembler à des fantômes.

D'après un prisonnier que nous avons fait, il paraît que les Boches sont en train de préparer leur fuite devant nous, — si seulement ils les « mettaient » pour tout de bon.

CRETU.

Front de Monastir, 5 août.

C'est des tranchées dans la région de Monastir que je vous envoie une « oke » de remerciements pour la « thune » que vous venez de m'envoyer. J'en profiterai pour boire un coup à votre santé, ainsi qu'à la santé de tous les poilus et amis.

Mais ce qu'il y a d'ennuyeux c'est que le P. C.

(du mois de juillet ne m'est pas encore parvenu. Enfin espérons qu'il ne tardera pas, car c'est avec un grand plaisir que je le reçois pour avoir des nouvelles de tous les poilus.

En qualité de Rédacteur en Chef, j'espère que vous adresserez une réclamation à votre député car je crois qu'ils se foutent de la « g..... » des poilus de l'armée d'Orient. Pas de lettres !... Pas de permes !... Il y a de quoi f... le « cafard » à un régiment « d'embusqués ».

Je m'arrête de « rouspéter » car vous pourriez croire que je suis atteint de paludisme ou que le soleil d'Orient m'a tapé sur le « ciboulot ». J'ai eu le plaisir de rencontrer l'ami Frey dans la ville de Monastir ; nous n'avons guère eu de temps à passer ensemble car il fallait que je monte aux tranchées ; malgré cela nous avons eu assez de temps pour parler de ce « vieux » Lyon, de la « boîte », des amis, sans oublier de boire un « litron » que l'ami Frey avait « débusqué » pour la circonstance.

JABOULET.

Orange, 13 août.

Vous voudrez bien m'excuser de ne pas vous avoir manifesté plus tôt le regret de voir le P. C. suivre la route des restrictions. Mon regret est doublé par les causes motivant votre décision. Je forme des vœux pour que votre santé se rétablisse pleinement et vous permette de reprendre le P. C. mensuel.

Mes vœux sont entachés d'égoïsme, mais vous nous avez tant gâtés qu'il est dur d'être privé de dessert.

J'ai trouvé le P. C. et votre lettre au retour des écoles à feu de la classe 1918 et c'est mon ignorance qui a causé mon retard.

BERTHAUD

Le 21 août.

Tout va pour le mieux. Nous sommes en train de passer quelque chose aux Boches qui doivent sûrement la trouver mauvaise, mais les s... ils nous envoient des gaz qui n'ont rien à envier.

SUR LE FRONT

HISTOIRE TRISTE

C'était, racontait le fourrier Terreaux, à la suite d'un combat terrible. Les brancardiers groupaient les morts par rangées de dix et creusaient les fosses. Tout à coup l'un des morts qui ne l'était pas tout à fait protesta :

— Pardon, fait-il, pas de blague, les gars, hein ! tout n'est pas fini pour moi, n'allez pas me fourrer avec des types qui sont plus morts que moi. »

Mais le sergent brancardier qui a entendu survenir ses sourcils se froncent, il voit déjà l'une de ses rangées incomplète, le travail est à refaire.

— Allez, allez, là, l'rouscailleux, fallait le dire avant, il est trop tard pour réclamer, les tas sont faits, l'état aussi. »

Puis se tournant vers ses hommes :

— C'est chaque fois comme ça ! Si on voulait les écouter, il n'y en aurait jamais de morts !

DIALOGUE SUR LE JUS

D. — Comment se fait cette boisson magique ?

R. — On fait ce philtre avec un filtre. Il faut combiner, au moyen d'un plat, sur deux pierres plates, deux éléments redoutables, l'eau et le feu. Celui-ci doit exciter celle-là. On opère aussi avec les cuisines roulantes. On jette dans l'eau, autant que possible, quelques grains de café.

D. — Mais on obtient alors du café ?

R. — Erreur ! le café n'est qu'une grossière imitation du jus, le vrai jus est clair et le café noir, noir comme le cafard. Qui dit café dit cafard.

Le café cause des troubles nerveux, les médecins le défendent, il est déprimant. C'est le « mal de Kneipp ». Le jus n'a pas ces inconvénients, il est troffensif.

D. — Il n'est donc pas fortifiant ?

R. — Si, il suffit même pour faire bondir des êtres inertes de leur crier : « Au jus ! ». C'est un

phénomène très connu des caporaux qui usent de ce stratagème pour réveiller leur escouade.

D'autre part, pour donner l'idée d'une grande valeur, il suffit de dire : « Ça vaut le jus ».

Il y a aussi le « tire-jus », d'origine civile, que le poilu remplace volontiers par le pouce et l'index.

D. — Les Boches aiment-ils le jus ?

R. — Oui, mais ils n'en ont pas. Ils tentent de l'imiter avec des infusions de glands. Cette race de pirates est vouée aux chaînes (chênes).

AU CAHIER DE VISITE

Mveillé. Se plaint d'insomnies : Tous les matins, 8 heures d'exercices d'assoupissement.

Labrise. Souffre de gaz dans les intestins : Remplacer le gaz par l'électricité

Lajambe. Genou déboîté : Mettre l'articulation à la « boîte ».

Karpagon. Varice incurable : Supprimer le prêt jusqu'à complète guérison de l'avarice.

Lacodique, dysenterie chronique ; Lebouché, constipation opiniâtre : S'arranger tous les deux entre eux pour rétablir une juste moyenne.

Santif. Pelade du cuir cheveu : Lui supprimer toute permission pour qu'il se fasse des cheveux.

Lemoche. Erysipèle avec enflure de la tête : Agrandir son képi.

AEROSTATION

Tout aérostier doit connaître les principaux éléments des sciences suivantes : formation d'une compagnie d'aérostiers, météorologie, artillerie, mécanique, perspective, etc. En voici les premières notions :

Formation d'une compagnie. — Une compagnie d'aérostiers en campagne se compose d'automobilistes, de tubes à hydrogène, de téléphonistes, de mécaniciens et de tireurs-mitrailleurs. On y ad-

joint souvent un ballon et des observateurs. Météorologie. — On distingue deux sortes de temps aérostatique : le bon et le mauvais. Le bon temps est celui que l'on prend en permission. La pluie, la neige et les vents violents sont également excellents pour les observateurs qui n'en fichent pas un coup. Seul, le temps clair et sans vent est très mauvais, car il implique des ascensions de 15 heures et plus.

Artillerie. — Les canons sont des engins destinés à tirer des salves d'honneur aux Invalides, à l'arrivée des souverains étrangers, ou à tirer avec des obus sur les fidèles sujets desdits souverains. Le mode primitif de fabrication des canons consistait, comme l'on sait, à prendre un trou et à couler de l'acier autour ; il a subi de légères transformations.

NOUVELLES DE NOS POILUS (suite)

FIALON.

17 août.

Deux mots pour accuser réception du mandat de 5 francs que je viens de recevoir et je vous en remercie tous. Sous peu je vous écrirai un peu plus longuement, car en ce moment je n'ai pas beaucoup de temps, nous travaillons de nuit et nous sommes bien mal placés ; nous avons reçu les gaz, mais je n'ai pas eu bien de mal.

VALLIN.

Le 17 août.

J'ai été très heureux de recevoir ta gentille lettre du 8 courant et plus heureux encore d'apprendre que tu allais nous faire paraître à la fin du mois un autre numéro du P. C. car, pour ma part tu sais, il m'a véritablement manqué ce mois-ci ; et puis que veux-tu, sans parler du plaisir que nous avions à le lire et de la joie longtemp attendue qu'il nous procurait, on s'y était si commodément habitué que sans nous trop soucier du travail qu'il te donnait, nous goûtions égoïstement le plaisir de le lire, pensant qu'il durerait autant que la guerre, aussi dès le premier mois où il nous manque en avons-nous doublement ressenti la privation. J'ose espérer avec tous les camarades que ces restrictions, comme la guerre du reste, ne seront plus de longue durée.

BERUTI.

Aux armées, 17 août.

A mon grand regret, je n'ai pas eu la visite du P. C. encore ce mois. Je vous envoie tous mes re-

merciements pour le mandat qui est arrivé juste à point pour l'arrosage de notre nouvelle fourragère. J'ai envoyé chez moi le motif de ma sixième citation : mes parents vous le feront connaître sous peu. Suis au repos pour le moment, mais ne vais sans doute pas tarder à retourner dans la bagarre.

FREY

Tarente, 18 août.

J'ai reçu, il y a déjà quelques jours votre mandat. Par suite du déplacement de mon groupe, il m'est parvenu avec un peu de retard, aussi vous m'excuserez de ne vous en accuser réception qu'aujourd'hui. J'espère pouvoir vous remercier un peu mieux que par lettre dans une huitaine de jours. Actuellement, je suis en Italie. J'espère partir ce soir pour Livourne et de là en France pour y passer une permission de 30 jours.

GERMAIN

De l'escadrille, 19 août.

Je viens vous accuser réception de votre mandat et vous prier d'accepter mes plus vifs remerciements.

BERROD

Environs de Vesoul, 22 août.

Je vous accuse réception du mandat que j'ai reçu avec un bien grand plaisir ; il me trouve au repos, aussi ça me permettra de boire quelques litres de pinard à votre santé à tous.

Depuis que je suis de retour de permission, nous sommes au repos, je crois pas pour longtemps encore, parce que le bruit court que nous allons prendre un secteur en Alsace.

Ma santé est tout à fait bonne pour le moment, quant au moral, il est élevé puisqu'il est de repos.

LE RETOUR DES "OUBLIÉS"

Cette fois, ça y est ! Les deux cents garde-voies de la classe 1889, qu'on avait « oubliés » dans les secteurs de la subdivision de Belfort, ont été, en exécution de la loi du 20 février 1917, rapprochés de leur domicile.

Je venais de « tirer » ma cinq mille neuf cent quarante-sixième heure de garde quand l'ordre ministériel transmis télégraphiquement le 3 juillet, à 9 heures du soir, nous fit démonter nos tentes et plier bagages.

Le lendemain matin, à 7 heures, après une nuit agitée par la fièvre du départ, nous prenions place dans le train de luxe que le P.-L.-M. reconnaissant avait mis à la disposition des gardiens de ses rails. Le convoi s'ébranlait bientôt et nous emportait à toute vitesse vers la cité lyonnaise...

Le voyage s'effectua sans incident au milieu de la gaieté générale. En cours de route, nous croisâmes de nombreux trains de munitions et de matériel ; sur de longues plateformes s'alignaient des canons, des obus... Et les « pépères », dont la plupart avaient un ou plusieurs fils au front, exposés à la mitraille, se sentaient le cœur gonflé d'espérance au passage de nos 75, qu'ils saluaient encore avec émotion, qu'ils auraient presque acclamés comme une personne vivante...

À 9 heures du soir, nous débarquions à la Croix-Rousse. Notre entrée fut sensationnelle... Bon nombre de femmes étaient venues attendre « leurs hommes ». Une d'elles — une parente, m'a-t-on dit, de la mère

Battendier — sauta au cou de son époux qu'elle n'avait pas revu depuis six mois. Après lui avoir bien fait « peter la mîaille » elle lui dit : « T'as assez gardé les voies, mon vieux, garde un peu maintenant la fille de ta belle-mère, qui ne peut plus vivre sans toi !... »

Notre G. V. C., vers qui d'autres mains amies se tendaient, fut tellement ému qu'il ne put proférer aucun mot.

Complètement désarmé — ses chefs lui avaient gardé son flingot — il ne put rendre les honneurs à sa femme ainsi qu'à la foule sympathique qui l'entourait !...

Il se contenta de donner la « parole » à son bidon !.

Ce vieil et inséparable ami fit entendre son glouglou en laissant couler sa dernière réserve de pinard dans le quart rouge par le jus de la vigne, que le brave garde-voie avait remis à sa tendre moitié.

— A la tienne ! s'écria cette dernière, aux applaudissements des amis et connaissances qu'assistaient à cette réception.

Puis, après avoir avalé d'un trait cette « vinasse » achetée dans une buvette de gare du Jura, elle ajouta, en étreignant encore son mari, au ventre bedonnant : « Oh ! que mon Claudius a un cœur d'or !... Quel bon et brave soldat !... Avec des hommes comme ça, on est forcé de les avoir !... »

— Vive le poilu ! Vive la mère X..., crièrent à tue-tête quelques gamins voisins de l'épouse du « vieux » mobilisé...

L'arrivée d'un sergent-major, chef du dé-

tachement, mit fin à cette scène... pathétique.

— Allons, en route, par quatre ! s'écria ce sous-officier. Vous n'êtes pas encore libérés, les gars... C'est à la caserne du 17^e régiment d'infanterie, en face la Cathédrale, qu'on statuera sur votre sort... »

Partant tous du pied droit — (ils sont presque de la classe !) — nos territoriaux chargés de lourdes valises et d'encombrants paquets descendirent lentement le Plateau et se dirigèrent vers la caserne désignée.

Ereinté mais au complet, le détachement arriva enfin au dépôt du 17^e. Tout le monde ronflait dans l'ancien séminaire... Aussi, pour ne réveiller personne, notre sergent-major eut une bonne inspiration : il nous autorisa à aller coucher chez nous. C'était la permission de la nuit ardemment désirée !..

Demi-tour par principe et chacun s'en fut chez soi.

Tous dormirent sans cauchemar. Aucun ne songea même à son propriétaire qui, depuis trois ans, attend vainement le paiement du loyer !..

Le lendemain, à 8 heures, eut lieu le rassemblement dans la cour du quartier du 17^e.

Pendant plus de quinze jours, on attendit là des ordres, les nouvelles affectations. Celles-ci arrivèrent enfin un beau matin du Bureau de la Place.

Quelle déception pour certains !

Une cinquantaine de camarades furent envoyés à la fabrique de gaz asphyxiants, à Pont-de-Claix, près de Grenoble ; plusieurs, au 1^{er} groupe d'aviation à Dijon ; d'autres, dans différents régiments à Valence, Grenoble, Bourgoin, etc...

Et dire que la loi avait pour but de rapprocher ces hommes de leur domicile afin de leur permettre de surveiller leur commerce !..

Quarante hommes environ — j'étais du nombre — eurent la veine de rester à Lyon.

Ceux qui avaient toujours servi dans l'infanterie furent versés dans l'artillerie ou au train des équipages. Plusieurs amis, notamment un notaire des environs, sont chargés d'une noble mission : ils étripent et mènent à l'abreuvoir, matin et soir, trois cents mulets que Rancy n'a pas encore eu le temps de dresser...

Quant à moi, en ma qualité de fantassin de 2^e classe, j'ai échoué au dépôt du 6^e régiment d'artillerie à pied, au fort Lamothé.

Est-ce pour couronner glorieusement la fin de ma campagne contre l'Allemagne que le Gouverneur m'a réservé cette affectation ?

Est-ce comme artilleur agricole que je suis venu augmenter d'une unité la 102^e batterie ?

Je l'ignore encore. En tous cas, je serai certainement fixé avant octobre, époque de ma mise en sursis promise par le ministre. Le prochain P. C. vous dira ce que je suis devenu.

Joannès AURAY.

SOUVENIRS DE GUERRE

Nous serions particulièrement reconnaissant à ceux de nos poilus qui pourraient disposer en notre faveur de souvenirs de guerre, quelles que soit leur nature et leur origine

UN PEU DE TOUT

DECISIONS ET RAPPORTS

Rapport de la place de Constantine :
 « Séances d'application. — Les conducteurs des breaks mis à la disposition des officiers pour la journée du 17 avril devront être pourvus d'un repas froid pour eux et pour leurs chevaux. »
 Ça va bien les changer ces pauvres bêtes — les chevaux, s'entend...

Décision du commandant du dépôt de B...
 « A l'avenir, la visite « décadaire » sera passée tous les huit jours. »

Rapport du colonel du ... d'infanterie :
 « Pour se soustraire aux reconnaissances des avions boches, le régiment fera désormais ses déplacements de nuit.
 « ...Demain, départ de la colonne à huit heures du matin. »

LES SOLDATS DU GENIE

Soldats de bonne mine, sapeurs et sans reproches, vivent dans les bois (de construction) avec des chèvres (tel est Faune) ; ont pour patrons saint Pierre, saint Roch et saint Cloud ; tendent à ruiner le petit commerce en créant chaque jour de Nouvelles Galeries.

L'ESPRIT DES NEUTRES

La scène se passe dans une gare espagnole, à peu de distance de la frontière française.

Un personnage très blond se promène le long du quai avec une indifférence étudiée. De temps à autre, il stationne devant les wagons de marchandises d'un train arrêté. Passe le chef de gare. L'homme l'arrête et du doigt montrant le convoi :

— Ces wagons qui contiennent du minerai sont à destination de la frontière française ?

— Assurément.

— Ce sont des produits que l'Espagne fournit à la France ?

— Vous faites erreur... Ce minerai est destiné à l'Allemagne.

— A l'Allemagne ? Vous plaisantez.

— Voici. Il est expédié en France, où certains établissements le transforment en obus, grenades et projectiles. Sous cette forme, les Français le réexpédient aux Allemands...

DU TAC AU TAC

Jadis, le kaiser, de passage en Angleterre, ayant manifesté son admiration pour certains tapis ornant la résidence royale de Windsor, le duc de Connaught, lui en envoya de semblables.

A quelque temps de là, le duc rendait sa visite à Guillaume qui lui fit remarquer l'usage qu'il avait fait de ses tapis, et voulant être spirituel, il ajouta :

— Quand je marche sur ces tapis, je ne puis m'empêcher de penser que c'est l'Allemagne qui foule aux pieds les manufactures d'Angleterre.

— Peut-être bien, répondit le duc en souriant.

Puis, se laissant tomber sur un divan orné de coussins décorés de l'aigle allemande, il ajouta :

— Mais alors, vous n'en voudrez pas à l'Angleterre de s'asseoir sur l'Allemagne !

NOS PETITES ANNONCES

Pieds fétides. Désolation des familles. Fléau des cœurs. L'odeur est chassée en mettant aux brodequins des clous de girofle. En vente chez les épiciers.

On demande fumiste capable de nous donner des tuyaux sur la fin de la guerre.

Jardinier sachant bien bêcher est demandé au « Petit Canard ».

ADRESSES DE NOS SOLDATS

REDACTION

Ducoin, sous-intendant militaire, Lyon.
Cherbut, capitaine, 358^e inf., 23^e comp., commandant de groupe au dépôt divisionnaire. Sect. 197.
Paysan, sergent, 14^e section C.O.A., troupeau de ravitaillement de la 129^e division Secteur 193.
Balmas, secrétaire de l'officier d'approvisionnement du 5^e groupe du 84^e d'artillerie lourde. Sect. 48.
Bollache, 407^e infanterie, 25^e compagnie.

ADMINISTRATION

M. Régis Rambaud, lieutenant de vaisseau à l'état-major de la 3^e escadre de la Méditerranée. Bureau naval Marseille.
Esoffier, maréchal des logis, 271^e artillerie, P.A.D. 83. Secteur 119.
Martheud, cap.-fourrier, 5^e colonial, S.H.R. Lyon.
Bardin L., hôpital St-Jacques (salle des yeux), Besançon (Doubs).
Charvon, sergent, hóp. complém. 28, Chaumont.
Fillion Louis, 1^{er} étranger, 5^e comp. Lyon.
Perenet, élève T. S. F. à bord de l'« Amiral-Tréhouart », à Toulon.
Trolliet, service des rapatriés, bureau militaire, Evian (Haute-Savoie).

PUBLICITÉ

Jaboulet, maréchal-des-logis, 55^e artillerie, 62^e batterie, Orange (Vaucluse).
Marotte, maréchal-des-logis, 40^e section demi-fixe de D. C. A. Secteur 164.
Amrein, 84^e artillerie lourde, 61^e batterie, fort de Côte-Lorette, St-Genis-Laval (Rhône).
Margain, sergent, 9^e sect. C. O. A. Tours.
Auray, G. V. C., 6^e artillerie à pied, fort Lamothe, Bernard Jean, 11^e chasseurs alpins, 25^e compagnie. Secteur 147.
Bourguignon, 14^e sect. E.M.R. Rhône-Central, Lyon.
Chapon, secrétaire du trésorier, 158^e infant., fort Lamothe, Lyon.

Debuis (?).

Rebat, conducteur, 289 T. M. par B. C. M., Paris.

LINOTYPES

N° 3.161. **Tarraquois**, adjudant, baraque 1. Kriegs-gefangenen-Stramm-Lager, Bautzen, Saxe-Allemagne

Marguin Antoine, sergent-fourrier, 158^e. Soltau Z 3.049, Hanover (Allemagne).

Chaumet, maréchal-des-logis-fourrier, 6^e artillerie campagne, 127^e batterie A. Secteur 181.

Piot, mobilisé à Lyon.

Béruti, sergent, 4^e zouaves, 14^e compag. Sect. 131.

Berthet, ouvrier arsenal, Lyon-Perrache.

Brunier, 14^e sect. infirmiers, fort Duchère, Lyon

Chouzier, caporal 112^e territorial, 4^e compagnie de dépôt, Gap (Hautes-Alpes).

Crétu, 58^e inf., 5^e comp., secteur 515, (Armée d'Orient).

Chanal, 4^e génie, compagnie 8/13. Secteur 57.

Coudeyre, rue J.-C.-Tissot, 4, St-Etienne (Loire)

Galliot-Drevon, établissement d'aviation Esnault-Pelterie, Lyon-Monplaisir.

Géry, infirmier, A. L. G. P. N° 71-16, par Convois automobiles, Paris.

Perroud Eugène, motocycliste. 578 T. M., par B. C. M. Paris.

Peyrot, 107^e artillerie lourde, 34^e batterie, 6^e pièce, 10^e groupe. Secteur 223.

Simon, secrétaire, H. O. E. 1/31, Epinal.

ROTATIVES

Berland, 37^e artillerie, 69^e batterie, Bourges (Cher).

Berthaud, 54^e d'artillerie. Secteur 220.

Bozon, 102^e inf., 25^e comp., hôpital auxiliaire 6, Croix de Lorraine, La Loupe (Eure-et-Loir).

Chaize Victor, 12^e bat. chasseurs alpins (?).

Charreaux, 3^e colonial, 6^e compagnie. Secteur 505 A. Armée d'Orient.

Cornier, téléphoniste, C. H. R., 99^e infanterie, Secteur 115.
Fialon, 100^e territorial, C. H. R. Secteur 164.
Faye, 330^e d'infanterie, 22^e compagnie. Sect. 175.
Grandjean, hôpital St-Charles 57. Sainte-Ménéould (Marne)
Grosso, brigadier, usine Gillet, quai Serin, 9, Lyon.
Jarniac, cycliste, 299^e d'infanterie, 5^e bataillon Secteur 195.
Karcher, 17^e infanterie, 8^e compagnie. Sect. 221.
Michallet, 134^e infant 3^e batail. 9^e comp. Sect. 53.
Saraudy, 8^e sect. C. O. A., St-Nicolas-les-Citeaux, par Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or).
Benev, 158^e infanterie, 30^e compagnie, 2^e groupe. Montélimar (Drôme).
Orcel, 52^e d'infanterie, Montélimar (Drôme).
Lamy, mobilisé à l'Exposition.

CLICHERIE

Ferrier, brigadier 10^e d'artillerie, au Parc d'artillerie. Lyon
Claraz, 19 rue Danton, Toulouse.
Mallen, mobilisé arsenal, Lyon.
Morel, Etat-Major A. L. 31. Secteur 46.
Warnier, usine Goguet, aven. Duchesne, Romans.

DÉPARTS

Delafouilhousse M., brigadier, ambulance alpine n^o 8. Secteur 503. Armée d'Orient.
Bouchez, sapeur, 55^e bataillon de chasseurs, section H. R. Secteur 76.
Cocard, 54^e art. 64^e bat. (en congé convalescence).
Delafouilhousse E., 2^e bataillon de garde, 6^e colonial, Minimes Lyon
Fournet, 98^e infanterie, hôp. 49, hôtel du Helder, Vichy (Allier).
Germain, escadron N. 86, gr. de chasse 14. Sect. 8.
Martineaud, 148^e infanterie, hôpital mixte, salle St-Li cien, Vannes (Morbihan).
Verret, 112^e infanterie, 26^e compagnie (?).
Cottaz, 5^e infanterie coloniale, 29^e compagnie, 5^e escouade, La Valbonne (Ain).

BUREAU DE L'IMPRIMERIE

Perroud, officier d'administration de 1^{re} classe.

COMPOSITION

Labalme, caporal, 213^e d'infanterie, 5^e comp. de mitrailleuses, canon de 37. Secteur 204.
Vallin, caporal, 29^e infanterie, 1^{er} bataillon, T. C. Secteur 164.
Bardin P., 11^e bat. chasseurs alpins, 4^e compagnie. Secteur 192.
Berrod, brancardier, 159^e infanterie, 10^e compagnie. Secteur 47.
Bourdel, 299^e d'infanterie (?).
Breyse, 54^e artill., 65^e batt., fort Vitriolerie, Lyon.
Classeigne, mobilisé à l'Exposition, Lyon.
Constant, dépôt 158^e infanterie, détaché à l'usine matériel de guerre, Lyon-Exposition.
Frey, brigadier 1^{er} artillerie de montagne, état-major groupe de 65, Secteur 508. Armée d'Orient
Meunier, 68^e chasseurs alpins, hôpital compl., à Barzy-sur-Marne (Aisne).
Peillod, 36^e artillerie, 26^e S.M.A. 75, hôpital 68 bis, 215, chemin des Chartreux, Marseille.
Sapin, 14^e escadron du train, 7^e compagnie, B. O. L. n^o 1. Secteur 148.
Badin, 30^e infanterie, 26^e compag., hôpital mixte, Annecy (Haute-Savoie).
Courtot, 97^e infanterie, 31^e compagnie, 2^e groupe, 7^e escouade, Chambéry (Savoie).

MACHINES

Collonge, 37^e colonial, 23^e compagnie. Secteur 513 (Armée d'Orient).
Clément Bernard, convoi T. M. 590, par B.C.M. Paris.
Massa, A. L. G. P. n^o 315, par convois automobiles, B. C. M. Paris.
Pellet, 414^e inf., 6^e comp., Sect. 198.
Pernin, 96^e territorial, dépôt des isolés. Gérardmer.
Savoyat, 44^e infanterie, 36^e compagnie, 9^e bataillon Secteur 183.
Laurent, 22^e infanterie, 33^e compagnie, 2^e groupe. Bourgoin (Isère).

PAPETERIE

Lacombe, mobilisé à Lyon.
Puges, mécanicien, parc d'artillerie. T. M. 175 auto. B. C. M. Paris.

MAISONS RECOMMANDÉES

Traduisant leur sympathie pour nos Poilus autrement que par de bonnes paroles.

- A**UX DEUX ORPHELINES, rue Centrale, 17. Lingerie et nouveautés
- A** LA FRANCE MODERNE, rue de la Bourse, 6. Vente à crédit et au comptant.
- A**UX OUVRAGES DE DAMES, spécialité articles pour enfants, rue Emile-Zola, 14.
- B**ERDIEL, 20, rue Cavenne. Bronzes d'éclairage. Lustres, suspensions, etc. Electricité et gaz.
- B**ONCAO, déjeuner exquis et économique. Dans toutes les bonnes Maisons.
- B**OURDON, 5, rue du Chalet, à Villeurbanne. «Plaquettes historiques», souvenir de guerre.
- C**AFFÉ DU COMMERCE. Guichard, angle rue Sala et de la Charité.
- C**HAUVET, rue de la Charité, 46. Coiffeur pour hommes. Parfumerie.
- C**EVES BORDELAISES, rue Franklin, 43. Vins de toutes provenances. Liqueurs de choix.
- C**HIRAT, rue de la Charité, 9. Bijouterie, horlogerie. — Tabacs fins et ordinaires.
- C**ORDERIE DU SUD-EST, 18, rue Servient. Cordes et ficelles en tous genres.
- C**ROZIER, 31, rue des Remparts-d'Ainay. Motos, Vélos. Réparations. Occasions.
- D**ESPLACES et GENEVOIS, rue des Passants, 37. Vins en gros. Chably, Gentiane Française, etc.
- D**IVIANI, successeur de P. d'Allessandri, rue Auguste-Comte, 44. Vitrerie et encadrement.
- E**NTPREPOT VINICOLE DE L'UNIVERSITÉ. Maison Bonniol-Ronzière, 58, rue Université.
- G**RAND BAZAR, Rue de la République, place des Cordeliers.
- G**rand Magasin des CORDELIERS, place des Cordeliers Nouveautés, lingerie, etc.
- B**IRRH, vin tonique et reconstituant. | **C**HOCOLAT D'AIGUEBELLE
- G**RIZAUD, rue de la Charité, 20. Charcuterie renommée. Conserves.
- G**UYOT frères, rue Emile-Zola, 4. Droguerie. Dépôt Arquebuse de l'Hermitage.
- J**ACQUEMONT, rue d'Alger, 21, négociant en vins.
- J**ANTON, bandagiste-herniaire, 4, place Le Viste. Bandages, Ceintures, Bas, Corsets, Tuteurs, etc.
- M**AISONNEUVE, passage de l'Hôtel-Dieu, Papeterie, articles de bureaux, etc.
- M**MARTINET-THIBAUD, quincaillerie, 15, place Bellecour.
- M**ESSIMILLY, rue Lanterne, 6 (pr. rue Constantine). Lait, beurre, œufs, fromages, conserves.
- M**ICHON, 24, rue Saint-Gervais. Café-restaurant Charles.
- N**OVE-RICHARD et COSTE, 7, cours du Midi. Cartonnage de luxe et articles fantaisie.
- P**ARIS ELEGANT, Mme Jacquet, 11, rue Victor-Hugo. Modes
- P**EGAZ, rue du Béguin, 12. Entreprise de transports.
- P**EYROT, 41, rue Franklin Chaussures de luxe et de travail. Réparations.
- P**RADIER, rue de la Charité, 31. Epicerie, comtoir, comestibles.
- S**IMON et Cie 64-66, rue de l'Université. Savon pour la toilette, poudre de riz. Crème Simon.
- S**TIVALET, 320, avenue Jean-Jaurès. Faïence, porcelaine.
- V**ARAMBIER et VALLSMADELLA, rue Ste-Hélène, 29. Fabrique de sirops pur sucre.
- G**IBBS, Savon barbe. | **T**ARRAGONE, liqueur des P. Chartreux